



***Nad Claret-Desyel***

***Les Dérives du Destin***

***Tome I***

***La quête du bonheur***

**Ce livre a été publié sur [bookelis.com](http://bookelis.com)**

© Nad Claret-Desyel

*Ce roman basé sur une histoire vraie  
rend hommage à :*

**Tous les mineurs des houillères**

**et à :**

**Carmen, Luigi** (*mes grands-parents maternels*)

**Germaine, Charles-Henri** (*mes grands-parents paternels*)

**Marie-Ada, André** (*ma mère, mon père*)

**Augusta, Giacomo,** (*les parents de Luigi*)

**Antonio, Domenico, Marietta, Luigia, Pietro, Giovanni**

(*Frères et sœurs de Louis*)

**Antoine, Julio,** (*neveux*)

**Philomène, Michel,** (*les parents de Carmen*)

**François, Gigetta** (*les frère et sœur de Carmen*)

**Gillette, Robert** (*les sœur et frère d'André*)

**Rino** (*le frère de Marie-Ada*)

**Dédée, Stanis,** (*nos amis*)

**Denis, Gilles** (*mes frères*)

**Jean-Louis Mestre** (*fils du Mineur grisouté*)

**Les patronymes ont volontairement été imaginés.**

## Sommaire

- 01 L'exode
- 02 L'effet de l'exode
- 03 Luigi et Carmen au Bois du Verne en Saône et Loire
- 04 L'acharnement de Luigi au travail
- 05 L'étrange cauchemar de Luigi
- 06 Le revers de la médaille
- 07 La vie au pays des Gueules Noires
- 08 La rencontre au pays des Gueules Noires
- 09 Un nouveau départ
- 10 Les Chantiers de Jeunesse
- 11 Défendre sa Patrie
- 12 Le maquis
- 13 L'après-guerre

# 1

## L'exode

En 1917, l'Italie avait déclaré la guerre à l'Autriche associée à la Hongrie. Le roi d'Italie Victor Emmanuel du Piémont-Sardaigne ambitionnait d'unifier toutes les vallées des Alpes vers la plaine Padane et les rivages de l'Adriatique. Il voulait conquérir les terres qui manquaient au royaume.

Dans le Vénéto, province Italienne, la fille cadette d'une famille de paysans était malade. De plus, les sévices austro-hongrois sur la population italienne angoissaient la jeune Carmen. Dans sa famille, on lui conseilla l'exode. Sa sœur aînée, Gigetta, découvrit un foyer prêt à accueillir les réfugiés des régions dévastées. Après entente, on décida que Luigi viendrait chercher en calèche la jeune fille au mois de juillet 1917. Luigi l'installerait dans sa ferme familiale. Carmen craignait cet exode. Comment traverseraient-ils ces campagnes dangereuses, pullulant d'ennemis ? La famille Carminelle, elle aussi meurtrie par les évènements, appréhendait ce voyage.

La veille du départ, Luigi avançait lentement vers l'écurie pour préparer l'attelage. Ses longues jambes minces et musclées s'étendaient avec souplesse. Son torse longiligne endossait une veste de laine noire tissée et éclairée d'une chemise blanche au col largement ouvert. Sur son front volontaire se dessinaient des boucles de couleur châtaigne foncée. Son regard noisette, droit et doux à la fois, scrutait le proche paysage montagneux de la Vénétie Julienne : les Dolomites. Lui aussi s'interrogeait. Le voyage se déroulerait-il bien, sans embuscade ?

Dans le box, deux chevaux blancs ruaient et hennissaient. Leur nervosité pressentait les horreurs de la guerre. Luigi les caressa pour les rassurer et leur dit :

- Taquino calme-toi, calme-toi ! Tu es fort et malin ! Tu n'as rien à craindre ! Et toi Tornado, avec ton impétuosité et tes muscles de Titan, tu dois entraîner Taquino, hein ! Mes beaux chevaux blancs, fougueux ! Vous êtes mes amis si fidèles ! Courage, courage, par pitié sauvez-moi de l'angoisse, soyez mes alliés ! Engageons-nous vers la victoire !

En leur parlant, Luigi tapotait leur croupe. Les chevaux soufflaient et hochaient la tête comme pour acquiescer. Leur lourde crinière cachait leur regard. Taquino ruait sagement et jouait avec sa manche du bout de son naseau retroussé pour la tirer. Tout cela ressemblait à une négociation confraternelle. Puis Luigi les dirigea vers une calèche noire garnie d'une couverture de laine brute rouge étalée sur une banquette de cuir blond lustré. Tout était organisé et assez confortable avec l'étanchéité de la capote noire de la calèche.

Le lendemain, à six heures, Luigi prit congé de ses parents qu'il embrassa chaleureusement.

Le père lui dit naïvement :

- Au revoir mon fils, soyez prudent ! J'espère que tout est en ordre : les papiers, l'attelage et que vous êtes bien renseigné sur les desseins de l'ennemi ?

La mère ajouta :

- Je vous ai préparé un repas. Vous le trouverez dans le panier. J'espère que cela sera suffisant !

Luigi répondit :

- Au revoir, ne vous inquiétez pas, je serai prudent ! La demoiselle sera installée confortablement. Je possède tous les papiers et la mallette de soins.

Pour les rassurer, il précisa :

- D'après mes renseignements, aucune patrouille ennemie ne devrait parcourir sur notre itinéraire jusqu'à notre retour, c'est-à-dire en fin de cet après-midi ou demain midi. Tout dépendra des circonstances !

Luigi et l'attelage s'éloignèrent. Sa mère agitait un mouchoir, les larmes aux yeux, le cœur serré. Elle pensait :

- Peut-être adieu mon Luigi, mais je dois rester optimiste ; il faut prier très fort pour votre salut pensait-elle tristement.

Durant son parcours, Luigi imaginait Carmen. Il la savait endeuillée d'un père meurtri par la guerre à cause de ses trois fils morts en affrontant la résistance autrichienne qui grondait autour du Piave. Carmen quittait son nid familial conseillée

par sa sœur aînée, Gigetta (Louise), toujours très sage et raisonnable. Elle lui avait dit :

- Tu es convalescente et fragilisée par la paratyphoïde. Tu n'as plus d'appétit et d'après le médecin tu dois changer d'air pour stimuler tes défenses immunitaires. Tu ne peux rester ici. D'une part, c'est dangereux, car tu manques de défense, et d'autre part, il est difficile de te soutenir contre l'ennemi proche du fleuve. Tu dois donc t'entourer de cette famille nombreuse, généreuse et confiante. Ta bravoure et ton éducation les soulageront et les récompenseront ; tu sais travailler et j'ai confiance en toi, ma petite sœur ! Carmen, la mine triste, se résigna.

Gigetta avait épousé un propriétaire terrien et vigneron des environs familiaux. Elle s'évertuait à aider son mari à résoudre les nombreux problèmes de cette famille nombreuse. L'une de ses sœurs, célibataire endurcie, Maria, souhaitait rester à la ferme de ses parents. Une autre sœur, Marguerite, avait épousé à Trévise un dirigeant de filature à soie. Mais la grande ville ne convenait pas à « Carmela ». Sa mère, Philomène, ne tenait pas à abandonner

sa ferme. Son fils cadet François, paysan, vivrait avec elle. Cette résidence, si florissante jusqu'alors se dépouillait de toute âme qui vive : Michel, le père décédé, les vaches abandonnées dans la nature pour éviter les sévices de l'ennemi, et l'éloignement de Carmen, Gigetta et Marguerite. Antoine, l'un des frères, Bersagliar, fantassin patriote parcourait les campagnes sous les ordres de l'armée italienne. Seules quelques volailles picoraient les vermisseaux et un peu de nourriture glanée dans les prés environnants. Toutes les terres étaient livrées à l'ennemi impitoyable. Aucune barrière ne pouvait leur résister.

L'attelage gagnait lentement du terrain. La campagne environnante s'étendait dénuée de toute habitation. Il se dirigeait vers Col San Martino, hameau près de Fara di Soligo, Province de Trévis, situé à une vingtaine de kilomètres de Revine Lago, son pays natal. Dans la tristesse et l'aridité du paysage rocailleux résonnaient le trot régulier des chevaux et le croassement des corbeaux avides de sang. Quelques canons détonnaient sourdement au loin. Des effluves de soufre imprégnaient l'air et les brumes matinales grisâtres et cotonneuses assombrissaient l'atmosphère,

occultant la fabuleuse chaîne blanche dentelée des Dolomites.

Mais Luigi connaissait par cœur tous les détails du paysage parcouru. Et, il ne songeait qu'à la nouvelle hôte de sa famille. Était-elle jolie, élégante, gracieuse, sensible ? Ce célibataire de vingt-six ans avait beaucoup voyagé pour gagner sa vie : l'Italie du Nord, l'Autriche, le Tyrol, l'Allemagne. Tout ce temps de dur labeur l'avait mûri. Il avait rencontré beaucoup de femmes superbes sans éprouver de réels attrait pour l'une d'elles. La sagesse et l'amour de son pays l'imprégnaient jusqu'au plus profond de son cœur.

La guerre le lassait, la misère le peinait. Un peu de romantisme adoucissait sa souffrance. Il souhaitait que le destin récompense enfin sa bravoure, sa bonté, son altruisme, son caractère fort et humble. Ces qualités humaines ne s'étioleraient pas dans un rêve comparable à un écrin doré clos et obscur comme la mort. Il souhaitait les offrir et les vivre avec un être humble et d'exception. Son cœur vibrait d'impatience et des larmes chaudes imbibaient ses yeux tant

il avait hâte de connaître cette femme. Il la savait pourtant affaiblie par la maladie.

Soudain, à sept kilomètres de Lago, une embuscade le sortit de sa pensée. Un régiment de bersagliers surveillait. Et, une longue file d'attente stoppa la cavalcade.

- Oh...oh... ! Ordonna-t-il aux chevaux.

De l'agitation, des jurons, des hennissements faisaient écho. Des attroupements de fantassins examinaient chaque voyageur. Un soldat demanda à Luigi ses papiers. Il les présenta, mais pas sans problème.

- Que se passe-t-il ? S'écria Luigi.

- Un déserteur s'est enfui. Nous inspectons tous les papiers, lui répondit un soldat.

Il constata qu'il lui manquait les certificats militaires. Luigi n'avait pas pensé à la nécessité de les apporter. Il expliqua pourquoi au soldat.

- En mai 1915, j'appartenais au septième régiment des chasseurs alpins. Pendant un an, un mois et onze jours, j'ai exécuté les ordres honorablement et fidèlement pour servir mon pays.

Son explication rapportée au commandant d'escadron ne suffisait pas. Des vérifications concrètes s'imposaient. Luigi précisa donc où trouver ses papiers au domicile de ses parents. Vu la distance, le commandant dépêcha deux fantassins à Lago, chez son père Giacomo. Après contrôle, les soldats revinrent satisfaits. Ils lui remirent les papiers manquants. Huit kilomètres aller-retour s'inscrivaient dans leur parcours. Luigi dut patienter quatre heures avant de repartir vers la destination prévue. Il était onze heures, et il lui restait encore quatre kilomètres à chevaucher. Les brumes matinales s'effilochaient parcimonieusement en voiles vaporeux. Les détonations des mitrailleuses et des canons résonnaient non loin de là. Et Luigi craignait de ne pas atteindre sécuriser sa protégée.

De son côté, Carmen attendait Luigi. Elle savait qu'aujourd'hui elle quitterait sa famille, peut-être pour longtemps. Le cœur gros, elle dissimulait ses larmes. Elle rangeait ses bagages dans une malle en frêne, façonnée par son père. Carmen, ordonnée et soignée, confectionnait tous ses vêtements. Sur chacun d'eux, elle avait brodé finement ses initiales avec des fils de couleurs méticuleusement choisis. Le fait d'abandonner son mobilier la peinait fortement. Pour l'acquérir, Carmen travaillait dans les filatures à soie. Elle investissait toutes ses économies dans des meubles stylés et en bois de merisier. Sa mère et sa sœur Gigetta devaient en prendre soin en son absence. Cela représentait beaucoup pour elle qui réprimait ses larmes à l'idée de quitter tout son patrimoine. Où la vie l'emmènerait-elle ? Évidemment, il fallait changer d'air, se fortifier et guérir définitivement. Mais, où les événements la guideront ? Elle partait vers qui, et reviendrait-elle ? Tant de questions sans réponse.

L'horloge affichait onze heures. Luigi ne tarderait probablement pas à arriver : peut-être dans une heure environ !

Pendant ce temps, Carmen cuisinait avec Philomène car elle souhaitait prendre le repas avec sa famille et Luigi avant d'entreprendre le voyage vers Lago. Cela permettrait de mieux se connaître et de rassurer ses parents. Elle tenait à la présence de sa sœur Gigetta. Carmen ne décidait jamais rien sans l'avis de sa sœur aînée car elle se fiait à sa droiture et à sa perspicacité. Comment jugerait-elle Luigi ?

Il restait plusieurs kilomètres à parcourir. La fatigue et la faim diminuaient les forces de Luigi. Plus le jeune homme avançait et plus le paysage changeait. Il découvrait d'innombrables lopins de terre disposés en étages superposés sur les collines des environs. Séparés les uns des autres par des haies, des rangées d'arbres fruitiers, les branches des ceps de vignes négligés accrochaient leurs vrilles sur la végétation abandonnée. Des ruisseaux bordés de verdure lacustre serpentaient autour des hautes collines verdoyantes. Toute cette campagne s'égayait de petites fermes blanches chapeautées de tuiles demi-rondes rouges patinées par le temps. Les paysans propriétaires, entourés de leurs nombreuses familles, habitaient ces lieux. Les fermes

flanquées de murs d'enceinte dissimulaient une large cour intérieure. Auparavant, une vie animale importante devait évoluer et faire fructifier les activités paysannes.

En Italie du Nord, très peuplée, le travail de la terre prédominait. Quelques mines de plomb et argentifères ainsi que le travail du verre s'exploitaient dans les Dolomites. Des vigneronns œuvraient également pour le fameux vin PROSECCO dans la région de Col San Martino. Des filatures recrutaient surtout de la main-d'œuvre féminine pour façonner la soie. Mais beaucoup de personnes souffraient de désœuvrement, surtout dans les familles nombreuses paysannes. Le partage des tâches était patriarcal. Et les ménages, composés parfois de plusieurs générations, vivaient en communauté. Ce qui ne facilitait pas les arrangements car les tâches se raréfiaient. L'ennemi piétinait et pillait les moissons. Il les anéantissait, se nourrissait sans vergogne des volailles, des fruits, des céréales et saccageait les cépages des vignes et les hampes de maïs qu'il arrachait pour assouvir sa pitance.

Luigi rencontrait sur son passage des personnes égarées et des convois de ravitaillement aidant les plus démunies et miséreux qui se dirigeaient vers le Piave. Pour l'ennemi autrichien ou hongrois, le choix de traverser ce fleuve vénitien pour combattre l'assaillant italien s'imposait. Les embuscades et les périls dominaient dans les environs.

Midi sonnait dans un village proche. Luigi devait stopper sa course pour se reposer une heure environ. Il enleva le harnachement des chevaux et les laissa paître dans l'herbe grasse et abondante près d'un ruisseau où ils pouvaient s'abreuver librement et s'ébrouer à tour de rôle dans une eau claire et fraîche. Cela leur donnerait un coup de sang pour trotter frais et fringants. Il prit le repas remis par sa mère. Le panier contenait une galette de polenta enveloppée dans un torchon tissé de fil en forme de carreaux rouges sur fond blanc. Dans un petit pot de terre, un ragoût de porc exhalait la sauge. Le tout baignait dans une sauce relevée de quelques petits poivrons. Ce parfum alléchait Luigi. Quelques rondelles de saucisson savoureuses accompagnaient ce mets simple mais frugal. Une chopine de son vin préféré, le Chianti, complétait le repas.

Après ce repos bien mérité, Luigi attela ses deux chevaux rafraîchis et délassés. Il leur adressa des paroles affectueuses et des caresses tendres. Luigi et ses chevaux, inséparables, ne constituaient qu'une seule fratrie. Et, ils continuèrent ensemble leur laborieux chemin. Ainsi, ils arriveraient à Col San Martino dans une heure, à treize kilomètres de cette halte.

Plus ils avançaient vers la destination prévue et plus la débâcle s'accroissait. De longues files d'auto-ambulances revenaient du front, chargées de blessés sanglants. Aux détonations des canons et mitrailleuses, les chevaux se cabraient. Des soldats italiens riaient sous leurs casques en escortant des prisonniers autrichiens jusqu'à un camp de concentration. Cette situation se multipliait souvent. Des enfants de dix à douze ans couraient et jouaient aux soldats en mimant les mitrailleuses : « tac tac tac ». Certains s'écroulaient simulant la mort. Des soldats prenaient un peu de repos à l'ombre d'un bouleau. Un grand feu de bois réchauffait une énorme marmite remplie de polenta. Les

soldats se servaient en riant et bavardant. Ils pourléchaient tant ils avaient faim.

Luigi s'approchait du but ; enfin il ne devait sillonner que trois kilomètres de route. La traversée de Fara di Soligo se fit sans encombre malgré les débandades de misérables, de soldats et de familles qui s'exilaient à pied, chargés de leurs fardeaux. La misère, la faim, la pauvreté et la souffrance régnaient dans cette ville pourtant si florissante avant la guerre. Beaucoup de monde mendiaient pour assouvir sa faim.

Encore quelques trots et l'arrivée triomphale, à treize heures, dans le hameau, le mènerait jusqu'à la ferme des Sermenilli.

Pour tromper l'attente, François cassait du bois à l'entrée de la propriété. Le bruit métallique des sabots résonna. Il leva la tête en scrutant l'attelage qui s'arrêtait :

- Oh, oh ! Cria Luigi aux chevaux lancés dans leur course.

Les chevaux se cabrèrent et l'attelage s'immobilisa. Les deux hommes se regardèrent.

- Salut à toi l'ami ! S'écria François qui l'attendait. Tu es bienvenue dans notre famille. As-tu fait bon voyage ? Tu dois avoir faim et être fatigué ? Entre avec ton attelage dans la cour. Pendant ce temps, j'appelle la mère. Beaucoup de questions pour montrer la joie d'accueillir l'inconnu.

- Merci l'ami ! Le voyage n'était pas ordinaire tant la souffrance grouille dans ces campagnes et ces villes répondit Luigi, très ému de l'accueil chaleureux. Je suis Luigi de Lago, et je viens chercher la « signorina Carmela » comme nous l'avions convenu avec sa sœur Gigetta. Comment va-t-elle ?

- Vous la découvrirez tout à l'heure ! Pénétrez dans la propriété ! Pour l'instant, dételez vos chevaux et rentrez-les dans l'écurie avec la calèche. On ne sait jamais avec l'ennemi qui vérifie tout !

De l'eau fraîche et un bon foin parfumé embaumaient l'étable. Les chevaux fourbus par une longue journée se reposaient à l'ombre. François échangea quelques propos sur la situation misérable du pays en acheminant Luigi vers l'entrée de la maison : une grande bâtisse composée de deux étages. La vigne courait sur une treille suspendue au-dessus de l'entrée ombragée de la maison. Sur le seuil, la mère de François accueillit chaleureusement Luigi.

- Bonjour Monsieur ! Nous vous attendions avec beaucoup d'inquiétude. Nous espérons que vous n'avez pas trop souffert durant votre parcours. Entrez, vous êtes bienvenue.

Luigi arpenta un long couloir chaulé de blanc, frais et sobre, avant de pénétrer dans une grande salle de séjour. Un gigantesque Christ de bois, accroché au-dessus d'une console ornée d'un énorme bouquet de roses fraîchement cueillies, le frappa d'emblée. Au centre de la salle s'étalait une longue table de ferme cirée et entourée de chaises de bois finement cannelées de paille blonde. Au fond de la pièce trônait une immense cheminée de pierres blondes d'où jaillissaient de grandes flammes chatoyantes qui léchaient une marmite en

fonte accrochée à une énorme chaîne noire, et soutenait une marmite de fonte où mijotait un ragoût parfumé. Les flammes rouges et or dansaient comme des gitanes endiablées. Les braises incandescentes des bûches crépitaient dans l'atmosphère noire et humide de la pièce.

- Asseyez-vous, je vous prie ! L'incita-t-elle gentiment. Vous prendrez bien un petit rafraîchissant ?

Luigi accepta. Il savoura un verre de cidre doux et frais qui le réconforta.

Soudain, il remarqua dans la pièce, une dame très corpulente, aux cheveux noirs. Intrigué, il la salua et puis lui demanda si elle se prénomait Carmen.

- Non, je suis Maria, sa sœur. Carmen, est allée chercher du lait dans le hameau.

- Je suis enchanté de vous connaître répondit Luigi.

- Moi, aussi, souligna Maria d'un sourire sympathique.

- Avez-vous déjeuné ? Demanda Philomène.

- Oui, car je ne pouvais plus attendre. La fatigue et la misère des environs m'affaiblissaient.

Et il raconta toutes les péripéties de son périple. L'ambiance simple et conviviale le réconfortait. Maria se rapprocha de la table et s'assit auprès de sa mère et de François son frère. Philomène énuméra ses peines : le décès de son mari dépité par la mort de ses trois fils : deux lors de la bataille «del Piave» et un autre terrassé par la fièvre typhoïde devant l'entrée de la maison, là où vous êtes passé. Elle décrivit toutes les activités d'Antoine, bersaglier, fantassin du roi, vantant son courage et son patriotisme. Puis, elle pleura car tout son bétail assouvissait probablement la faim de l'ennemi affamé. Elle avait dû disperser ses vaches dans la campagne pour éviter les sévices de l'ennemi pillleur. Puis elle raconta la maladie de Carmen : les fièvres, les maux de ventre, les délires provoqués par la paratyphoïde.

- Elle est actuellement guérie. Mais elle est faible, amaigrie, sans appétit. Nous ne pouvons pas la garder, car tous les jours nous sommes visités par l'ennemi. Et nous craignons leurs agressions. Ma fille serait incapable de se défendre. On nous rapporte beaucoup d'abus sur les femmes des environs. Carmen ne sait pas rester inactive à la maison. Vous constatez son absence ! Il manque du lait. Malgré notre interdiction, elle visite chaque jour toutes les fermes pour nous en rapporter au moins un litre avec un peu de fromage et de vin. Nous voir pâtir de faim l'affaiblirait davantage tant l'émotion la tourmenterait.

Soudain, un grand bruit résonna dans le couloir. La lourde porte claqua. Et, on entendit :

- Maman, François ! Venez, regardez ce que je vous rapporte !

Tout le monde se précipita pour découvrir les précieuses denrées : trois petits fromages (enveloppés dans du papier journal) : Gorgonzola, Parmesan, Pecorino. De plus, s'ajoutaient une bouteille de vin Prosecco et du lait frais et

crémeux, un petit sac de farine de maïs et une tourte de pain de seigle cuit au feu de bois. Épuisée, Carmen s'assit et enleva les sabots de bois que son père, savetier, lui avait réalisés. Elle demanda une bassine d'eau très fraîche pour soulager ses pieds endoloris par la chaleur. Elle n'avait pas remarqué la présence de Luigi assis autour de la table n'ayant pas osé s'approcher de l'entrée.

- Toujours rien, mon voyageur n'est-il pas encore arrivé ?  
Demanda-t-elle.

- Mais si, Monsieur Carminelle se trouve dans le séjour, et il t'attend depuis maintenant une bonne heure.

- Je suis désolée, je ne pensais plus à son arrivée. Tant d'incidents se produisent dans les environs. Non, je ne croyais plus à sa venue !

- Eh bien, entre le saluer, lui dit la mère. Tu feras sa connaissance. Ce monsieur est charmant !

Carmen pénétra dans la salle de séjour et vit un homme assis qui lui tournait le dos. Il se leva dès qu'il sentit sa présence. Il était grand, mince et distingué. Ils se donnèrent une poignée de main très cordiale. Un sourire franc illuminait leur regard mutuel. Leurs dents blanches et rectilignes étincelaient de joie. Un courant très fort passa dans cette première relation.

Très grande et mince, Carmen, vêtue d'une robe blanche parsemée de marguerites et de violette, pincée à la taille, ressemblait à un être surnaturel avec ses longs cheveux soyeux, châains, épais et bouclés, recouvrant son dos et ses épaules menues. L'arc de sa bouche rose se dessinait sur son visage ovale, profilé d'un nez rectiligne partant d'un haut front volontaire, éclairé par son teint de rose et de lys. La charmante Carmen plaisait beaucoup à Luigi. Elle semblait très franche et ouverte. Mais ses gestes et le son de sa voix claire trahissaient néanmoins une certaine lassitude.

- Je ne vous attendais plus Monsieur à cause de tous les incidents environnants rapportés dans le voisinage. J'étais un peu peinée pour vous et je me demandais comment vous me

rejoindriez ! Puis, elle lui demanda de l'excuser de son absence.

- Je vous en prie, appelez-moi Luigi !

Après ces présentations très conviviales, l'assemblée s'interrogea si Carmen partirait ce soir. Mais, Philomène trouvait les deux personnes bien fatiguées.

- Partez demain matin de bonne heure, proposa-t-elle. Le repos vous permettrait d'aborder plus efficacement les éventuelles embûches du voyage.

Luigi et Carmen acceptèrent cette décision pleine de sagesse.

La pendule sonna dix-neuf coups. Le repas s'annonçait gai et frugal. Carmen s'émouvait à l'idée de ce dernier repas familial. Gigetta ne devrait pas tarder à arriver. Elle participerait au repas afin de pouvoir donner son avis sur Luigi. François finissait d'assembler son bois devant l'entrée de la ferme. Dans la rue, il aperçut le mari de Gigetta, chargé de victuailles, qui rentrait chez lui. Il les convia tous les deux au repas. Une demi-heure plus tard, tout le monde était réuni

autour de la table copieusement garnie et des rires allégeaient l'ambiance. La cheminée, embrasée de bûches incandescentes qui explosaient comme un feu d'artifice, réchauffait et illuminait la fête.

Mais, malgré cette effusion joyeuse, Carmen demeurait triste. Elle craignait de ne plus revoir les siens, ceux qu'elle aimait profondément. Elle demeura nostalgique durant tout le repas. Et Luigi comprenait son état d'âme.

Après le repas, les adieux pathétiques avec Gigetta émurent Luigi qui prit conscience du profond attachement de Carmen pour les siens. Dans cette famille pieuse et liée, tout le monde se respectait. Carmen retenait ses larmes et ses émotions si lourdes qui lui serraient le cœur.

Vers vingt-deux heures, toute la famille se coucha. Luigi dormit dans la chambre d'Antoine. Philomène les réveillerait dès l'aube après avoir préparé le petit déjeuner. François et Luigi attendraient le dernier moment pour charger la malle de Carmen. L'ennemi et les rôdeurs n'inspiraient pas confiance.

Pour Carmen, la nuit fut longue. Elle se retournait sans cesse dans son lit. Elle pensait à sa vie heureuse passée ici. Elle se souvenait des fêtes organisées par son père à la ferme. Michel refusait que ses cinq filles s’amusent hors du domicile. Mais il souhaitait qu’elles s’éclatent comme toutes les jeunes filles de leur âge. Michel engageait chaque année un orchestre qu’il installait sur une estrade dans le hangar proche de la maison. Ses filles et ses cinq fils pouvaient convier leurs amis pour la fête. L’accordéon, la mandoline et les chants de chacun inspiraient la danse, la joie et la bonne humeur. Tous s’amusaient sainement. Des gâteaux, des confiseries, des sodas, des liqueurs et des vins alimentaient une immense table de ferme. Carmen aimait chanter en chœur avec ses sœurs et ses amis. Tous composaient la chorale du village. Même le curé de Col San Martino participait car Michel s’occupait ardemment de la tenue de l’église où il contrôlait la présence de ses filles, durant les mâtines et les vêpres. Sonneur de cloches, il ne manquait pas d’aider le curé dans ses tâches pieuses et charitables.

Dans son lit, Carmen pleurait son père disparu. Elle priait pour lui en égrenant le chapelet bleu remis par sa tante

Carmélite. Le pape le lui offrit lors de son passage à Rome durant une mission. Beaucoup d'anecdotes émouvantes défilaient dans son esprit désemparé. Ce départ la pourfendait de chagrin. Elle finit par s'endormir, mais pour peu de temps.

Philomène frappa aux portes des chambres pour réveiller son monde. Au garde-à-vous, chacun se leva conscient des événements à venir.

Après le petit déjeuner, les adieux pathétiques et les recommandations ne se comptaient plus. Les bagages calés, les deux voyageurs s'éloignèrent avec un panier de nourriture pour s'alimenter durant le parcours. À l'entrée de la ferme, les pleurs de Philomène et la tristesse des enfants alourdissaient l'atmosphère. Pour eux, la journée ne s'annonçait pas facile. La « Sorellina » disparaissait progressivement au loin. Les chevaux filaient. Bientôt un point noir marquait à l'horizon la fin d'une période de vie : celle de la famille. Le cordon ombilical se déchirait et Carmen le ressentait durement.

Le voyage du retour se fit plus rapidement que celui du départ. La même misère s'affichait sur les chemins pourtant verdoyants mais avec des campagnes dévastées. Plus ils avançaient et plus le paysage changeait. Le sol devenait plus rocailleux et aride. Les Dolomites se dessinaient au loin, crayeuses et leurs sommets dentelés s'élevaient sur un ciel d'azur comme si ce voyage présageait le bonheur. Mais Carmen demeurait silencieuse et triste dans cette course endiablée. Il était dix heures et ils s'approchaient de la destination. Luigi demanda à Carmen si elle souhaitait s'arrêter un peu pour se ressourcer avant la dernière étape. Elle consentit à cette proposition. Ils prirent des forces avec le repas de Philomène accompagné d'un peu de Chianti et de pommes rouges.

L'air embaumait la chlorophylle et les oiseaux chantaient, contrairement à l'aller où seuls les corbeaux croassaient. Carmen reprenait confiance en elle. Luigi, si prévenant et attentionné la consolait de ses rires. Et le repas conforta cet état d'âme. Ils repartirent plus optimistes. Le trajet ne prit qu'une demi-heure de chevauchée.